

Le mode mineur, l'action et la présence

publié dans *La vie, mode mineur*, sous la direction de Catherine Rémy et Laurent Denizeau, Paris, Presses des Mines, 2015, pp. 19-41.

Albert Piette

Qu'est-ce que le mode mineur ? Considérons d'abord qu'il constitue une modalité d'accomplir des actions « en moins », sans que l'introduction de ce moins constitue un nouvel enjeu ou des impacts supplémentaires dans la situation et aussi sans modifier l'acte en question se déroulant avec ses significations socialement attendues. Le mode mineur est une manière d'être présent dans son action telle qu'elle dégage l'humain de celle-ci sans le désengager. Il n'ajoute, ni n'enlève une couche de sens à l'action accomplie. Le mode mineur est permanent dans l'accomplissement des actions humaines, avec des dosages divers, quelles qu'elles soient. Il est une évidence de celles-ci, qui n'attire pas l'attention, c'est même une de ces particularités, qui se déploie sous des formes moindres par rapport à l'action attendue, des formes non volontaires, non remarquées et aussi singulières, particulières n'entraînant pas les autres participants de la situation à un partage de ces formes mineures.

Ce « moins » dans l'action consiste d'une part dans la présence d'autres couches d'action et d'attention dans le volume d'être présent. Mais pourquoi « moins » ? D'une part, parce que ces couches se glissent de manières moindres par rapport à l'enjeu de sens attendu de l'action principale. Dans ce cas, l'observation directe de l'action consiste à faire le tri entre l'attendu, le pertinent dans celle-ci et les indices corporels, gestuels et cognitifs attestant la présence de ce qui est non-pertinent dans l'action. D'autre part, parce que l'action attendue dans une scène, celle qui convient, en tant qu'enrobée dans un ensemble de détails hétérogènes contient un effet d'amortissement, de désamorçage sur les manières d'être présent dans la situation. Cette modalité mineure constituerait une manière d'être au monde, elle serait même spécifique à l'espèce *Sapiens* par la capacité de celle-ci à ne pas voir et faire directement, frontalement, exclusivement, totalement, à introduire une couche, une strate dégageante, bien sûr à des degrés différents. Dans cette perspective, l'observation consiste à repérer les éléments qui permettent la présence allégée et qui la caractérisent. « Psychologisme, historicisme et sociologisme renient et occultent, selon Robert Legros commentant Husserl, le proprement humain – penser, faire et agir par soi-

même – précisément, montre Husserl, parce qu'ils renient et occultent le recul, la prise de distance, la mise en suspens, le retrait à la faveur duquel seulement peut advenir le proprement humain »¹. C'est dans cette mise à distance, cette suspension, ce retrait, que s'insère le mode mineur, tout en étant plus : une nouvelle distance avec la distance, le retrait et la suspension.

Un moment de présence humaine est le plus souvent constitué d'une grande quantité de détails, c'est-à-dire de choses sans importance aussi bien pour celui qui les porte que pour ses partenaires de la situation ou l'observateur extérieur. La réalité de l'action, c'est d'une part un corps en train de bouger, aussi avec des regards latéraux et des gestes périphériques, et d'autre part un état d'esprit, des états mentaux qui n'ont souvent rien à voir avec l'action en cours. Tous ces détails forment le mode mineur qui n'est ni une action générale, ni un type particulier d'activités. Il constitue une modalité spécifique par laquelle un individu est nécessairement présent dans l'espace-temps où deux ou plusieurs personnes se trouvent en coprésence. Le mode mineur repousse les limites des détails à décrire et à penser. Il est utile pour décrire l'homme réel, concret, au plus près de ses constantes variations d'intensité. Il est tout aussi utile, nous le verrons, d'un point de vue théorique pour penser la différence anthropologique. Le détail est certes un leitmotiv méthodologique constant en sciences sociales, aussi dans l'exercice ethnographique. Mais dans le mode mineur, ce qui m'intéresse est d'en faire un objet de pensée, de penser l'état de détail qui devient quasiment un anti-objet scientifique, loin du principe de négligeabilité de Bachelard. Il s'agit de penser le détail en tant que détail, comme quelque chose de non important, alors que les récupérations sémantiques habituelles des sciences sociales masquent, oublient, perdent le statut de détail de diverses petites choses, en les associant à des enjeux différents que l'enjeu de détail.

Il me semble que le mode mineur est plus qu'un objet de recherche. Est-ce un thème, selon l'expression d'Holton², comme nouvelle représentation dans une discipline, capable de créer des intelligibilités nouvelles, sans pour autant faire partie de ses concepts principaux ? L'éclairage intellectuel par la minimalité suppose en effet une autre représentation de l'homme que comme actif, travaillant, rationnel, que comme vulnérable, fragile et inquiet, que comme passif, déterminé, que comme multiple, multi-actif et bricoleur. Le mode mineur injecte dans ces diverses représentations « quelque chose » de différent. Strate parmi d'autres strates de la présence, le mode mineur est profondément réel : c'est lui qui est là en même que la présence des gens et que l'on ne veut pas voir. Le mode mineur contient une forte heuristique descriptive et une portée critique dans le débat avec les théories des sciences sociales. Je le crois capable de contribuer à préciser les arbres phylogénétiques à partir d'observations minutieuses des hommes, des grands singes et des singes. La question du mineur et des minima est même venue m'interroger sur la nécessité de l'anthropologie comme une autre discipline, science des hommes, qui ne serait pas synonyme d'ethnologie

¹ Legros R., *L'idée d'humanité*, Paris, Le Livre de Poche, [1990] 2006, pp. 227-228.

² Holton G.G., *L'imagination sociologique*, Paris, Gallimard, 1981.

ou de sociologie, qui supposerait, en tant que confrontée à la présence des hommes, des méthodes propres. Mais le mode mineur qui est aussi synonyme de dégage­ment est sans doute peu en phase avec son temps qui aime les actions, l'engagement, la critique sociale et qui cherche prioritairement à éclairer les problèmes sociaux. Mais il n'est pas non plus « postmoderne » car il suppose des méthodologies rigoureuses d'observation et une précision conceptuelle.

A - Le minimum minoré : un enjeu pragmatique

Une forme de mode mineur réside donc dans les gestes et les pensées en tant qu'ils sont *autres et simultanés* par rapport à ceux et celles qui sont attendus dans l'action, qu'ils n'y sont pas pertinents, qu'ils n'y sont pas remarqués ou à peine, qu'ils y sont ainsi tolérés et qu'ils ne supposent pas une démarche active, volontaire, stratégique de l'exécuter. Dans n'importe quelle situation de la vie sociale, des hommes font ce qu'il convient de faire mais aussi : ils regardent à gauche, à droite, semblent se détacher, revenir puis se dégager à nouveau de la scène. Un peu distraits, absents, pensant à d'autres choses. Ceci permet de conclure à une double compétence des hommes: gérer la dimension collective que suppose nécessairement l'interaction à laquelle ils participent, mais aussi, et en même temps, gérer leur propre singularité par des gestes, des mouvements, des pensées spécifiques à chacun. Ils introduisent ainsi le détail particulier sur fond de coordination. Ces détails particuliers présentent quelques caractéristiques : ils sont inhérents à la participation d'un être humain dans une action, ils ne peuvent être partagés par d'autres en même temps à moins de tomber dans le registre de l'impertinence, ils sont contenus par des limites au-delà desquelles ils ne peuvent aller sans risquer d'engendrer une situation intempestive. Ils n'ont pas d'impact pertinent dans l'interaction en cours ou dans une description ultérieure, mais sont tolérés par les interactants les dissociant implicitement de tout défaut. La présence de ces gestes mineurs invite à penser non pas la succession d'actions différentes, mais la simultanéité de l'action qu'il convient de faire dans une situation et des résidus d'autres actions. En situation, semble inconcevable et impossible la présence d'humains sans ce dosage variable de ces petits détails. Ils en sont une condition de félicité, une sorte de contrainte pragmatique³.

Est-il nécessaire de préciser que beaucoup d'observations et de descriptions sont établies comme si le monde fonctionnait sur ce seul mode de généralité ou dit autrement avec des individus associés à une seule strate dans leur mode de présence ? Celle qui convient mais aussi de manière inverse celle qui ne convient pas. Une amélioration descriptive peut venir de la reconnaissance de la présence de plusieurs « grandeurs »

³ Sur les dosages et les régulations de ces détails, cf. par exemple des recherches de Catherine Rémy : « Activité sociale et latéralisation », *Recherches sociologiques*, XXXIV, 3, 2003, pp. 95-114. Et aussi : « Fictionnalité, singularité et liturgie : micro-ethnographie d'une messe catholique et d'un culte protestant luthérien », *ethnographiques.org*, novembre 2003. Cf. aussi Piette A., *Ethnographie de l'action*, Paris, Métailié, 1996.

régulant la situation, selon le vocabulaire de la sociologie pragmatique. Je dirais plus volontiers strates. Ainsi un même individu peut « se référer à toutes les grandeurs, à la différence de l'hypothèse qui attachent les systèmes de valeurs ou des cultures à des membres d'un même groupe social ou d'une même institution, valeurs intériorisées sous forme de préceptes éthiques ou de dispositions auxquelles une personne particulière pourrait obéir dans toutes les circonstances de la vie»⁴. Et même, dans une situation, un individu peut solliciter, accumuler diverses couches simultanées de sens. Il y va de la normalité d'une organisation ou d'une situation de participer de ces différentes grandeurs. Mais avec le mode mineur, comme je l'ai indiqué dans *Ethnographie de l'action*, c'est un autre aspect de la présence qui est en jeu. La présence mineure concerne l'introduction dans une situation, avec une intensité moindre d'une autre grandeur, d'une autre strate, non typique, non pertinente, en retrait, en sourdine, selon le lexique que l'on veut bien employer.

A partir du suivi méthodologique de la vie des détails, l'observateur peut en arriver à noter des petits gestes majorant⁵. Ainsi il existe des séquences d'action où les deux principes communs ne se donnent pas avec une intensité égale, mais où le second, la strate secondaire, non attendue, se donne comme un «surplus», un « plus » ressenti comme telle par les partenaires de la situation. Accompagnant le cours de l'action, surgissent ponctuellement ces **petits gestes majorant**, dans ce cas volontaires et repérés, des surplus comme le sourire bienveillant de l'employé au guichet, la parole impertinente, le lapsus interprété, mais aussi les risques de trop de minimum, de trop de docilité, de passivité, de non conscience dans la vie sociale – ceci n'étant pas sans considération éthique. Des minimums de fait non pertinents dans la scène peuvent aussi venir gêner, ou même perturber les allants de soi de la présence, troubler les états d'esprit, envahir et surcharger la conscience. Ainsi les minimum vivent, se transforment, tantôt se cumulent, tantôt semblent incompatibles, perdent leur statut de mineur, ou le retrouvent. Sans doute est-il plus difficile et risqué de seulement penser le mineur *mineur* que le mineur qui devient majeur, ce dernier apparaissant d'emblée plus « intéressant » en sciences sociales.

D'autres formes de majoration du détail mineur sont possibles. Ainsi l'assoupissement volontaire, l'air volontairement détaché d'une personne face au discours d'une autre (lors d'une conférence ou d'un séminaire), constitue une tactique spécifique visant à faire injure à l'orateur. Sans compter les ruminations parfois écrasantes dont l'individu n'arrive parfois plus à se défaire. Il n'y a pas dans cette action cas de mode mineur même si ce geste ne compromet en rien la stabilité de la situation, les autres auditeurs étant supposés en attention. Les détails particuliers ne constituent donc pas des paramètres qui en soi génèrent du mode mineur. Celui-ci est bel et bien une affaire interactionnelle supposant de la part de l'émetteur un trait comportemental ou cognitif intentionnel mais non stratégique, sans proposition aux autres d'un modèle de comportement partageable et

⁴ Boltanski L. et Thévenot L., *De la justification*, Paris, Gallimard, 1991, p. 189.

⁵ Cf. à ce sujet C. Datchary, *La dispersion au travail*, Toulouse, Octarès, 2011.

du côté du (des) récepteur(s) une opération de discrimination cognitive capable de distinguer le pertinent du détail laissé pour mineur et ainsi toléré. Au moindre décalage dans le jeu de communication (intention stratégique ou focalisation paranoïde sur un détail particulier), il n'y a plus de mode mineur. Mal discriminer, majorer sur ce qui est mineur pour l'émetteur, ou ne pas tolérer en trait comportemental particulier effacent tout mode mineur d'une action. La connaissance des conventions qui se rapportent à l'interaction, du cadre de celle-ci, des traits socialement discriminants est capitale pour l'exercice de cette compétence interactionnelle. Plutôt que compétence interactionnelle, nous parlerons de compétence quasi-interactionnelle puisqu'elle renvoie à une présence sans stratégie consciente de l'émetteur, sans décodage explicite du récepteur et sans création d'une ligne d'action partagée.

Ainsi, l'introduction de strates d'action et d'attention autres dans une présence peut générer des effets, des continuités diverses, être prolongée dans toutes sortes de curiosités, impliquer des obsessions qui entravent le déroulement de l'action qui était en cours. Restes, résidus, intervalles constituent bien l'hétérogénéité de l'action. Parmi ceux-ci, il y en a de très actifs qui « travaillent », en sous-main et en sourdine les relations, capables de remonter à la surface dans la situation suivante, comme l'indique Cyril Lemieux⁶. Nous manquons vraiment d'observations rapprochées du cours de l'action et des modes de présence, c'est presque « absurde » de le constater sur un point aussi essentiel, face à l'abondance des théories de l'action. Le mode mineur est incontestablement une réalité pragmatique. Mais en même temps le découpage entre action pertinente et action non pertinente ne me semble pas résister à une analyse complémentaire en termes de présence. Car la simultanéité d'actions hétérogènes confère aux hommes une modalité spécifique d'être présent au monde et en situation.

En effet, la focalisation sur le mode mineur permet d'attirer l'attention sur une manière, celle des humains, de regarder, de percevoir, d'être attentif, disons d'« être au monde ». Une bonne part du mode mineur réside dans les quelques traits qui suivent. Il y a d'abord le mode de perception humaine qui est le plus souvent parcimonieuse et déchargée dans les situations de la vie courante, n'impliquant pas une exploration attentive, tendue ou alertée des caractéristiques d'un objet et permettant ainsi d'émousser l'effet déclencheur de celui-ci. Aussi, dans diverses situations, les hommes sont le plus souvent entourés de nombreuses choses qui sont « là », qu'ils ont la possibilité de voir sans vraiment les regarder, et dont la perception minimale, voire imprécise, n'est pas suivie par une action. Les hommes associent également un objet à différentes significations ou fonctions et quand ils l'utilisent dans une situation, ils sont capables de l'associer à une représentation ici secondaire, à partir de laquelle il fut perçu antérieurement. Ils peuvent aussi remplacer cette signification qui fut principale dans une scène précédente par une nouvelle, secondaire, dans la situation présente. Ainsi les hommes perçoivent avec un système d'oeillères ouvertes qui leur permettent de voir un objet saillant sans éliminer ce qui est autour d'eux, en gardant une

⁶ Lemieux C., *Le devoir et la grâce*, Paris, Economica, 2009, chapitre 6.

sorte de toile de fond de laquelle surgissent des choses qu'il perçoivent comme des détails sans importance. Ils sont capables de se laisser distraire sans perdre leur objet principal d'attention, en continuant leur activité principale, sans décrocher, se déconcentrer de celle-ci. Enfin, ils vivent dans un monde, duquel les choses perçues leur paraissent dans une certaine continuité de situation en situation, sans impliquer des remplacements brusques d'une perception par une autre, sur fond d'une relative stabilité, sans un besoin de contrôle et loin de l'état d'alerte. Loin de l'activité en cours, des pensées vagabondes sont possibles. Elles concernent le passé, le futur ou d'autres choses. Elles peuvent d'ailleurs être critiquées par rapport à l'acte présent, comme si celui-ci faisait sentir sa contrainte, une difficulté, une fatigue, une habitude, et faire émerger un doute, un combat intérieur. Elles font quitter alors le mode mineur.

Le repérage de ces traces de la présence permet de poser un humain non absorbé, non pris exclusivement et totalement dans l'enjeu de l'action en cours. A partir de là, que peut-on dire sur une telle compétence des grands singes à être sur le mode mineur, à cumuler dans leur présence les indices de leur action en cours et des traces résiduelles d'une autre action.

B- Transition simiesque : à propos de la différence anthropologique

Dans le processus d'attention, le cortex préfrontal détermine ce qui est important ou non, capable d'agir sur les aires sensorielles du lobe temporal, sollicitant celles qui sont concernées, contrôlant les autres. Ce mécanisme, nous le retrouvons chez les singes, indique Jean-Philippe Lachaux, même si chez ceux-ci, le cortex préfrontal occupe le dixième de la surface totale du cortex alors que c'est les hommes, il occupe un tiers de cette surface. Cette différence n'est pas sans poser de questions. L'attention est en fait un processus de résistance aux distractions, surgissant à partir du lobe pariétal et la jonction temporo-pariétale. Certaines sont capitales, pour avertir de dangers divers surgissant dans l'environnement. Elles sont aussi ancrées dans le cerveau que l'attention. C'est le cortex préfrontal qui joue un rôle de garde-fou en particulier par rapport à ces perceptions et aux actions qui les prolongeraient. Des lésions du cortex préfrontal génèrent d'ailleurs un contrôle diminué de celui-ci et une agitation tous azimuts de membres à la suite de perceptions sans pertinence dans l'action en cours. Le contrôle du cortex préfrontal du singe est-il capable de réguler toutes les perceptions et stimuli de de l'environnement ? N'est-il pas, un peu comme chez les humains anxieux, comme l'attestent des expérimentations, plus facilement distrait par des stimuli ne concernant l'action en cours ? La vie dans un environnement potentiellement menaçant rendrait sans doute l'état d'affût d'autant plus nécessaire et la distraction d'autant plus propice à surgir, au gré des situations. C'est une hypothèse. « Ces petites tensions traduisent les luttes internes qui ont lieu dans le cerveau, entre les neurones qui cherchent à bouger le corps et ceux qui agissent pour le maintenir

immobile. C'est la lutte fratricide entre deux géants : le lobe pariétal et le lobe frontal »⁷. Par ailleurs, les humains semblent spécialistes des pensées vagabondes : imaginer des situations, penser au passé et au futur lorsqu'ils font d'autres choses. Les pensées vagabondes résultent, selon Lachaux, d'une activité cognitive importante indépendante des stimulations de la situation présente, en particulier lorsque l'activité ne nécessite pas une attention soutenue. Ceci atteste d'une autre compétition entre la partie de cerveau mobilisée par l'activité principale et une possible activation du « réseau par défaut »⁸ situé en particulier à la jonction temporo-pariétale, une sorte de zone de repos moins active lorsqu'une tâche est en cours. C'est lui qui est la source de ces pensées vagabondes. Il est inutile d'être trop dichotomique mais de telles données semblent indiquer que les humains auraient de meilleures dispositions ou capacités à se laisser pénétrer pas des détails sans importance que les grands singes.

Des recherches primatologiques récentes s'intéressent à l'ajustement des grands singes à l'état attentionnel de leurs partenaires. Ils accomplissent ainsi des gestes visuels ou des gestes tactiles, de contact, selon que le récepteur voit ou ne voit pas. Il y est parfois question de situations où un chimpanzé n'est pas attentif, alors qu'un autre le remarque et tente, pour attirer son attention, de s'en approcher, de tourner autour de lui, en faisant divers gestes⁹. Il est aussi fait mention des insistances du chimpanzé qui répète des mêmes gestes espacés de courte pause, en cas de non réception ou de mauvaise compréhension par un autre¹⁰. Ces exemples insistent sur la mauvaise compréhension du chimpanzé : ne faudrait-il pas l'attribuer à leur capacité de décrochage rapide ? D'après les analyses expérimentales de Kano et Tomonaga -sans doute à confirmer- sur les modes de fixer, les hommes et les chimpanzés auraient deux façons différentes de voir et de gérer la compétition entre des stimuli centraux et des stimuli périphériques. Les chimpanzés glisseraient plus facilement vers le périphérique que les hommes lorsque celui-ci est en compétition avec un objet central¹¹. Ceci renverrait à leur difficulté de faire le tri entre le principal et le secondaire, plus précisément de régler sur le mode secondaire le surgissement de stimuli périphériques. Les glissements d'attention chez les hommes seraient dus plus à des réflexes automatiques déclenchés par des stimuli périphériques que chez les chimpanzés dont les glissements d'attention seraient d'emblée plus volontaires comme si la cible leur apparaissait centrale¹². Les réflexions d'Aron Gurwitsch sur le champ de la conscience peuvent ici nous éclairer. Celui-ci comprendrait trois domaines : « Le thème, qui occupe

⁷ Lachaux J.-P., *Le cerveau attentif*, Paris, Odile Jacob, 2011, p. 179.

⁸ *Ibidem*, p. 197.

⁹ Liebal K. J. Call J., M. Tomasello M., "Use of Gestures Sequences in Chimpanzees", *American Journal of Primatology*, 64, 2004, pp. 393-395.

¹⁰ Hobaiter C., Byrne R.W., "Serial Gesturing by Wild Chimpanzees", *Animal Cognition*, 14, 2011, pp. 827-838.

¹¹ Kano F., Tomonaga M., Species difference in the Timing of Gaze Movement between Chimpanzees and Humans, *Animal cognition*, 14, 2011, p. 886.

¹² Tomonaga M., "Do the Chimpanzee Eyes have it ?", in Lonsdorf E.V., Ross S.R., Matsuzawa T. (eds), *The Mind of the Chimpanzee. Ecological and Experimental Perspectives*, Chicago, University of Chicago Press, 2010, pp. 46-50.

l'esprit du sujet et qui constitue son foyer d'attention, le champ thématique comprenant des données en rapport direct avec le thème ; et la *marge* qui concerne des éléments co-présents mais sans rapport intrinsèque avec le thème... »¹³. La conscience périphérique du chimpanzé serait moins forte, en tant que périphérique, que chez les hommes, moins capable d'intégrer des éléments non pertinents et contradictoires par rapport à son thème principal d'attention. Ce qui l'obligerait à une attention de contrôle plus volontaire vers ce qui surgit, les humains se contentant de brefs réflexes. La « marge », en tant que préoccupation présente mais comme secondaire, sans vraiment faire défaut aux primates, serait particulièrement caractéristique des humains. Non capable d'intégrer des perceptions secondaires à son attention principale, le primate semble un décrocheur rapide. Le regard du singe vers le stimulus autre est d'emblée, pertinent, vérificateur. L'autre cible est vue comme pertinente et après vérification plus ou moins rapide, elle est susceptible d'être abandonnée. Pour que ce que je présente comme des interrogations aboutissent à des réponses, il serait pertinent, me semble-t-il, de préciser les modes de regard, d'attention, d'indifférence, de contrôle sur ce qui surgit, de les comparer dans l'ensemble des chimpanzés et chez les hommes, voir ce qui leur est commun, ce qui ne l'est pas, repérer aussi ce qui est spécifique à d'autres grands singes comme les gorilles et les orangs-outans, et ce avec l'objectif de décrire l'ancêtre commun aux hommes et aux chimpanzés.

Encore une fois, il faut éviter d'être dichotomique, mais faisons l'hypothèse que la vie des singes et des grands singes superpose sans décalage des actions et un mode actif (majeur) de les accomplir avec sens, vigilance et attention. Chez le primate, distraction, indifférence, oubli, atténuation constitueraient des actions ou des messages pertinents à être déchiffrés par les partenaires. Du genre : « je te dis que je suis indifférent, que j'ai oublié ». La présence du grand singe se caractériserait ainsi par une superposition de l'action et de la modalité active de l'accomplir en donnant et en déchiffrant du sens, en étant concentré. Par contre, dans la vie des hommes, le mode actif (travail) s'est partiellement retiré en se nuancant avec un mode passif (repos) consistant lui à se poser et à se reposer sur des appuis de la situation. Ce qui serait caractéristique des *Homo sapiens* est comme une sortie, au moins un dégagement de la présence par rapport à l'action telle que celle-ci est entendue par la sociologie à partir de ses raisons, de ses effets collectifs, de sa production de sens et d'ordre. Il nous paraît dès lors important, pour une compréhension sociologique de l'action humaine, de prendre en compte le plus rigoureusement possible, sur base d'observations précises, les modes d'être et de présence spécifiques à l'homme. Ces restes constitutifs du mode mineur, il convient d'autant plus donc de ne pas d'emblée les éliminer de la recherche, dès ses premières étapes, mais de les intégrer à l'analyse du sens et de la tension, de mesurer les formes différenciées du mode mineur dans la vie commune des gens, dans diverses situations : selon la force implicatrice de l'action en cours, selon l'activation plus ou moins forte des raisons d'être là et d'agir, selon aussi le surgissement

¹³ Gurwitsch A., *Théorie du champ de la conscience*, Paris, Desclée de Brouwer, 1957, p. 12

d'éléments divers de situations antérieures et plus généralement extérieures à la situation immédiate. Telle serait la force et l'originalité de l'être humain : une présence amortie dans une situation par la présence d'appuis matériels et d'éléments distrayants, et en même temps la possibilité de « décaler » l'épreuve qui surgirait à partir d'une perte d'appuis dans l'action en cours. Le mode de présence des singes nous oblige donc à regarder la dimension essentielle du mode mineur de l'homme et à nuancer la part de « travail » en situation, qu'il soit d'ajustement, de qualification ou d'identification à partir d'appuis existants ou nouveaux.

C- Le mode mineur : généalogie et fondement

Comme nous venons de le voir, un élément important dans cette constitution du mode mineur est la création d'un monde latéral qui est « là », à côté, autour de l'homme, présent, mais comme un détail sans importance, objet possible de distraction légère. Ce monde latéral a pu se développer lorsque des êtres ont commencé à s'entourer d'objets et aussi de paysages plus ou moins permanents, qu'ils perçoivent sans les solliciter directement, non en vue d'une utilisation. L'habitation fixe et l'accumulation de choses aurait généré la nouvelle nécessité et capacité de percevoir et de filtrer l'abondance des éléments potentiellement significatifs. Il arrive désormais que d'autres éléments, extérieurs à l'enjeu de la situation, touchent l'homme en situation, sans conséquence, sans enjeu de sens, sans obligation de réponse, sans utilité immédiate. Ces choses ne l'informent de rien. Elles sont là, gravitant autour de lui, tombant sous son regard toujours mobile. Du fond émerge un objet avant de se détourner du regard tandis qu'un autre apparaît, puis un autre encore sans qu'ils soient directement visés. Des hommes viennent de le voir subrepticement, ils le reverront sans doute bientôt. Ces objets ont servi avant pour tel geste, telle activité. Un être humain les voit un instant, toujours là, quand le besoin a cessé. Percevoir l'objet, comme un détail, c'est voir comment ne rien faire avec lui. Disons que ces éléments remonteraient à une constitution progressive à partir de deux millions d'années. Mais l'élément central dans la constitution du mode d'être humain me semble la capacité de créer des énoncés contradictoires et de penser leur référence possible comme existant dans un monde. Cela s'appelle la croyance dont je fais l'exclusivité des *Sapiens* et que les Néandertaliens n'auraient pas pratiquée. Ceci me paraît tellement central que je me permets d'insister. Car nous sommes au cœur de la manière humaine d'être au monde, que je considère donc comme récente, disons 100 000 ans.

C'est l'absence d'offrandes certaines dans les sépultures néandertaliennes qui m'a incité dans ce raisonnement, les offrandes pouvant, mais là aussi ce n'est pas une certitude, nous permettre de penser que des hommes offrent aux morts tel objet en vue d'une nouvelle vie. Croire serait penser même ponctuellement que c'est vraiment ainsi –que le mort vit ailleurs-, ce serait jeter un assentiment à tel ou tel élément de ce nouveau monde suggéré par ces énoncés impossible et simulé mentalement. Et, en même temps, cela

suppose une acceptation de ne pas bien comprendre ce qui est sous-entendu, évoqué par le contenu de cette proposition et de l'ensemble du monde auquel elle renvoie, de ne pas trop y réfléchir, de suspendre son sens critique et donc de rester dans une sorte de flou cognitif. Ce qui, sans constituer un ancrage génétique, a pu installer une nouvelle habitude de penser, typiquement humaine, radicalement différente des Néandertaliens qui n'auraient pas créé d'énoncés contre-intuitifs et donc n'auraient à l'existence de morts qui vivent ou de nuages qui parlent. Il y a incontestablement des avantages évolutionnaires à pratiquer la restriction, la réserve, le voilement d'une certaine façon. Alors que le Néandertalien ne pratiquerait pas la détente cognitive car il n'aurait pas créé les énoncés incroyables la stimulant, un avantage sélectif est donné, pourrait-on dire, à ceux qui la pratiquent et l'acceptent. Surgie du rapport de crédulité envers les énoncés religieux, la tolérance au flou cognitif a pu s'étendre dans les autres activités de la vie quotidienne. Et ceci est capital. Elle confirme ainsi dans toutes situations ce mode mineur par lequel l'être humain accepte la présence d'êtres et d'informations extérieures et contradictoires, mais non perturbatrices à l'activité en cours, le déplacement constant d'enjeux de sens, sans requérir une solution, un accord, une clôture, ainsi que l'établissement de parenthèses, parfois très serrées, autour d'une situation ou d'un événement au-delà desquels les comportements et les pensées semblent sans conséquences, comme oubliés. Ce mode de conscience qui voile, qui ne fait pas voir en face, qui atténue l'acuité de la présence nous semble moins ce qui accompagne la perception immédiate, la représentation d'images ou l'accomplissement d'actions habituelles sans y penser que la sous-utilisation de la capacité d'ordre supérieur de la pensée associée à la conscience de soi et du monde.

A lire et à relire les travaux des préhistoriens sur les sépultures néandertaliennes, les incertitudes sont grandes et les avis contradictoires sur la présence des offrandes¹⁴. Aucun élément n'est décisif pour trancher. Ceci dit, la découverte d'une offrande n'impliquerait pas nécessairement un croire comme acte mental, comme acte jetant un assentiment. Celui-ci suppose un énoncé contre-intuitif qui lui-même supposerait une possibilité de mélanger des informations, des espaces par exemple. Cette réflexion suppose de voir dans ce Paléolithique supérieur un changement psychologique et cognitif important, une transformation des « structures mentales », ce avec quoi Jacques Cauvin serait d'accord, plutôt que le résultat de causes matérielles et économiques, mais, contrairement à l'interprétation de Cauvin, ce changement consisterait moins dans la maîtrise sur la nature, la domestication, l'organisation, le contrôle, la domination et l'effort vers la perfection que dans la capacité de minorer, de relâcher, d'accepter, de ne pas aller jusqu'au bout, capacité qui permet elle-même d'autant plus facilement les qualités du registre de la maîtrise, du contrôle et de la création. Plus précisément, dans *Naissances des divinités, naissance de l'agriculture* Cauvin considère que l'aliénation intrinsèque au religieux a engendré non une « désolante dépossession de soi » mais un effet de finitude qui a lui-même suscité « un

¹⁴ Cf. à ce sujet l'article récent de J.-J. Hublin, « Neandertal et l'émergence de la complexité cognitive », in J.-P. Changeux (éd), *La vie des formes et les formes de la vie*, Paris, Odile Jacob, 2012.

surcroît d'influence sur la réalité extérieure »¹⁵. « Qui " prie " se sent par lui-même, écrit Cauvin interprétant des figures du début du Néolithique¹⁶, impuissant et appelle à son secours plus haut que lui. Une topologie verticale s'instaure alors dans l'intimité même du psychisme, où l'état initial d'angoisse peut se muer en assurance au prix d'un effort mental ascensionnel vécu comme un appel à une instance divine extérieure à l'homme et plus élevée que lui ». Il continue : « Cette béance nouvelle qui se crée entre le dieu et l'homme est en effet dynamique : sans effet direct sur le milieu lui-même, elle a dû modifier entièrement la représentation que l'esprit humain s'en faisait et susciter des initiatives inédites en débloquent en quelque sorte l'énergie nécessaire pour les mener à bien »¹⁷. Selon mon interprétation, c'est la minoration nécessaire à l'acceptation des énoncés religieux débloquent cette énergie, remplaçant la tension, la rigidité et le malaise hautement ressenti par les Néandertaliens. Le déclic viendrait de l'infiltration du mode mineur dans la modalité humaine d'être présent. Mais encore faut-il que les hommes acceptent ce moment de détente, ce que font les Sapiens et auquel les Néandertaliens résisteraient, en train de contrôler leur attention précisément pour éviter les interférences. Et donc, dans notre raisonnement, les Sapiens gèreraient sans problème ces interférences, ce que ne ferait pas le Neandertal, ne supportant pas de décrocher et d'être distrait.

Un mode d'être spécifiquement humain aurait donc été généré par la suspension de l'effet de dissonance cognitive que les énoncés religieux impliquent, dont l'homme a perçu le confort et qui va s'étendre à tous les domaines d'activité. Le coût cognitif qui a pu exister dans la tension et l'hésitation face à ces énoncés s'est ainsi transformé, après mise entre parenthèses de leur effet contradictoire, dans une sorte de confort psychologique... bénéfique à reproduire et aussi dans diverses circonstances de la vie. Ce sont bien les corollaires de la découverte du relâchement cognitif, de la « mise-à-part » qui m'intéressent, plus que les conditions de transmission d'une religion passant *aussi* par des manifestations d'engagement fort¹⁸.

Il est ainsi possible de penser aux conséquences progressives que ces nouveaux traits auraient générées sur le fonctionnement neuronal ainsi que sur les modes d'attention et de perception. Par exemple en augmentant la labilité et la fluidité de ceux-ci, mais surtout simplement en n'étant pas en porte-à-faux avec eux. L'injection du mineur n'est-il pas en adéquation avec les limites de tout potentiel attentionnel ? Si c'est le cas, seraient d'autant plus probables les fatigues cognitives des autres *Homo*, en particulier ceux caractérisés par un certain développement cérébral, comme les Néandertaliens sans ou avec peu de mode mineur. L'assentiment accepté à des choses contradictoires a comme libéré ce mode mineur et permis des avantages adaptatifs forts pour les humains, dans leur dépense d'énergie et

¹⁵ Cauvin J., *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris, Flammarion, [1997] 1998, p. 280.

¹⁶ *Ibidem*, p. 104

¹⁷ *Ibidem*, pp. 104-105.

¹⁸ Sur ce point, cf. Atran S., *Au nom du Seigneur. La religion au crible de l'évolution*, Paris, Odile Jacob, 2009.

leur potentialité créatrice. Le mode mineur, comme déformation qui n'altère pas la cohérence humaine et qui n'injecte pas de l'incohérence, constitue une adaptation évolutionnaire qui fait développer, face au risque de la conscience, l'hypolucidité surgie du confort de l'assentiment relâché à des énoncés religieux intrinsèquement contradictoires. Les Néandertaliens étaient dans un état certes non maximal d'adaptabilité, mais sans doute vivable (et ce depuis un long temps). Les choses ont-elles lentement changé lorsque les *Homo sapiens* ont commencé à pratiquer un langage de plus en plus articulé et syntaxique, duquel ont surgi un jour des énoncés contradictoires et puis leur acceptation ? Le relâchement qui en a suivi était sans doute utile face au risque (et à la tension corollaire) des performances du langage comme représentation de la réalité avec des unités désormais arbitraires, et des erreurs ou des incompréhensions potentiellement de plus en plus nombreuses qu'il suscite. La nouvelle présence de ces *Homo sapiens* aurait-elle alors rendu difficile, encore plus difficile, la vie « tendue » de Néandertaliens proches géographiquement ? Ceux-ci ont-ils été incapables de faire émerger une adaptation efficace (par exemple face à un imprévu écologique ou météorologique) par manque de ce relâchement sous forme de mode mineur, désormais pratiqué par les *sapiens*¹⁹ ? Depuis 10 ou 20 000 ans, le nouveau rythme d'innovations culturelles et politiques des *Homo sapiens* est d'ailleurs bien postérieur à la présence de l'indice d'une spécificité *sapiens*, remontant à 150 000 ou 200 000 ans. Et si ce relâchement avait joué un rôle dans ce qui est advenu à l'espèce humaine depuis seulement quelques millénaires. Y a-t-il quelque chose qui illustre le mieux le mode mineur que ce que les hommes font avec la mort : « Comme étrange que l'unique certitude, l'unique sort commun n'ait eu à peu près aucun empire sur les hommes et que ce dont ils sont *le plus éloignés*, c'est de se sentir comme une confrérie de la mort ! »²⁰

Cette façon désormais minimale d'exister participerait ainsi de la « simplicité », notion proposée par Alain Berthoz pour désigner une propriété du vivant selon laquelle il trouve et met en oeuvre des solutions pour « simplifier la complexité » de la nature et du monde²¹, que l'on repère, selon Berthoz, à différents niveaux de la réalité : la molécule, le cerveau, l'individu, l'intersubjectivité. Le vivant a ainsi résolu les problèmes de complexité par des mécanismes « simples », comme la spécialisation, la sélection, la coopération, qui se concrétisent sous différents modalités : la rapidité, la fiabilité, la séparation des fonctions, l'adaptation au changement. L'inhibition désignerait un mécanisme de blocage d'actions non désirées et non pertinentes dans une situation en cours, qui seraient contraire à la finalité de l'autre registre d'actions. Le mode mineur peut sans doute être considéré comme une forme d'inhibition modérée laissant telles pensées ou actions en toile de fond, secondaires, sans pour autant que celles-ci soient absentes. Elle les facilite même, les faisant le cas

¹⁹ Le lecteur peut trouver une revue critique des diverses hypothèses sur la disparition des Néandertaliens dans le livre de B. Maureille, *Qu'est-il arrivé à l'homme de Neandertal ?*, Paris, Le Pommier, 2008.

²⁰ Nietzsche F., *Le gai savoir*, Paris, Gallimard, [1882-1887]1982, p.191.

²¹ A. Berthoz, *La simplicité*, Paris, Odile Jacob, 2009, p.11

échéant progresser, n'éliminant en tout cas pas leur potentiel de fécondité. Il en est ainsi de la conscience et de la lucidité amortie, désamorcée, en retrait plutôt que bloquée et absente. Et c'est peut-être cela qui a manqué aux Néandertaliens : le mode mineur de la lucidité pour amortir. Le mode mineur est une manière de simplifier ce qui serait compliqué ou complexe. Mais au fond constitue-t-il une distance avec l'angoisse de la lucidité ou avec le voilement de celles-ci ? Les deux peut-être, une sorte de rire diffus.

D - La présence au minimum : une anthropologie existentielle

Si le détaillant est celui qui vend en petites quantités, en morceaux, l'ethnographe est-il un détaillant ? Il me semble qu'il livre trop souvent en gros, des ensembles. Synthétisation des situations observées, sélection d'une partie de l'individu jugée pertinente dans l'activité, coupure de l'existence de l'individu à une seule activité : ce sont de gros défauts antiréalistes que la focalisation sur le mode mineur pousse à éviter. La tâche que j'attribue à la phénoménographie est justement de livrer en morceaux. C'est ce qu'indique sa focalisation sur des individus séparés bien sûr toujours situés, ancrés dans des situations. La phénoménographie suit ainsi les décalages de l'homme avec lui-même et tente de s'infiltrer dans le détail des présences. Dans une partie de l'intervalle des restes ethnologiques ou sociologiques, il y a curieusement la présence de l'être humain. Il est l'intervalle sur lequel braquer le zoom anthropologique.

Qu'apprend-on alors ? La réflexion sur la différence anthropologique et la généalogie du mode mineur fait glisser le sens du « moins ». Il ne concerne plus seulement les couches secondaires de la présence, comme nous l'avons rencontré au début de ce texte, mais toute la présence dans l'action dont la distraction légère n'est qu'un élément. J'ai proposé le terme de reposité pour cerner de plus près l'attitude naturelle de l'être humain, avec quatre éléments caractéristiques décrivant la part de repos et leur contraire respectif décrivant le travail de l'homme²². L'économie cognitive permet à l'homme, sur base d'habitudes, d'expériences antérieures et de scénarios mentaux, de ne pas vérifier toutes les informations ou compétences nécessaires pour accomplir une action. Non seulement, l'économie cognitive correspond au déploiement routinisé, sans référence à une instruction, des séquences d'actions mais aussi, elle permet d'alléger le travail d'interaction sociale, grâce aux appuis matériels et aux identités stabilisées de chacun des partenaires. Le contraire de l'économie cognitive est le travail d'évaluation, de stratégie, de justification, d'intrigue mobilisant l'attention, voire l'obsession sur des fragments spécifiques de la réalité. La docilité correspond à la possibilité de conserver les appuis, les règles et les valeurs

²² Cf. Piette A., *Anthropologie existentielle*, Paris, Pétra, 2009 et *Fondements à une anthropologie des hommes*, Paris, Hermann, 2011.

présentes, les indices et les repères existants, plutôt qu'à l'intention et au désir de les modifier, et à l'évitement de la tension cognitive, émotionnelle ou morale, résultant d'une épreuve de changement. La fluidité correspond, elle, à la possibilité d'associer des informations ou des modes de raisonnement contraires ou contradictoires dans une même situation ou dans des situations successivement proches. Elle illustre la capacité immédiate au relâchement, à l'acceptation de l'incohérence et au basculement des êtres humains de situation en situation. Le contraire en est la raideur. Il y a enfin la distraction qui correspond à la capacité cognitive d'associer un être, un objet ou un événement à l'état de détail (sans importance), à n'en faire qu'un élément de distraction, sans compromettre l'attention minimale requise dans la situation. C'est l'état de concentration ou d'intolérance qui est le contraire de la distraction.

Dans la présence humaine, le dosage de travail et de repos, tous deux indissociables, est bien sûr différent pour chacun dans une situation commune. Il est important d'insister sur cette combinaison. Selon le degré d'« attention à la vie », « tantôt plus près, tantôt plus loin de l'action », cet enchevêtrement de modes de présence donne ainsi « des tons différents de vie mentale »²³. Et sur un ensemble d'activités successives, un même être passe, selon celles-ci, par des différences de proportion entre travail et repos. Les hommes, quand ils sont très « actifs », restent « emportés » dans l'enchaînement des moments et la présence des repères et autres indices. Mais il n'y a pas une dimension active (évaluer, changer, perdre, intriguer...) qui ne soit accompagnée d'au moins une des autres dimensions constitutives du « repos ».

Appuis et repos se combinent pour générer différents modes de présence. Ainsi la tranquillité se déploierait à partir d'un mode perceptif et même infraperceptif de repères et d'indices spatio-temporels, sur fond d'une toile bien stabilisée, parfois ressentie comme telle, avec l'émergence possible de détails sans importance. Dans la familiarité, des repères et des indices seraient nouveaux, en tout cas différents, d'autres font défaut par rapport à des situations précédentes mais la différence resterait absorbée sur le mode économique, sur fond d'une toile restant bien ancrée. C'est quand l'effritement au moins partiel de celle-ci, avec une absence imposée ou créée de certains appuis, est ressenti que la fatigue surgit, réduit la possibilité de distractions. Il s'ensuit une tension attentive et concentrée de (re)construction, de jugement et d'évaluation. Alors, la toile de fond s'est comme retirée et a fait place à la saillance quasi exclusive de tel ou tel fragment d'attention. Il me paraît essentiel de percevoir le jeu constant et enchevêtré de ces différents modes de présence selon la mobilité des appuis qui restent, qui s'en vont ou qui se recréent. Quand bien même un appui, peut-être un deuxième feraient défaut, il reste les autres. Au pire du conflit, de l'étrangeté, de l'angoisse, de la rupture, les hommes peuvent, doivent trouver des formes de repos. Et ils les trouvent pour continuer, pour survivre. Et quand l'économie cognitive fait place à l'acharnement du sens, la docilité à l'instabilité, la fluidité à la rigidité, la distraction à l'intolérance, la fatigue ne peut être que ponctuelle – et alors elle est vite absorbée – ou

²³ Bergson H., *Matière et mémoire*, Paris, PUF, [1896] 2008, p. 7.

diffuse – et dans ce cas, elle reste imprégnée, selon des dosages différents, par des règles, des repères ou des indices divers faisant appui dans la situation. Ces différentes formes d'appuis et de repos, ainsi que leurs contraires respectifs constituent un cadre descriptif pour saisir et représenter le mouvement des séquences d'action des hommes dans les situations en train de s'enchaîner, entre repos et travail, entre fatigue et tranquillité, entre tension et familiarité.

Que fait donc un homme lorsqu'il est avec les autres dans une action dite collective à un moment donné ? Beaucoup, pouvons-nous dire, mais dans le fond, le plus souvent, pas grand-chose : être là et accomplir ce qu'il faut, sans un gros effort mental et physique, par habitude, avec une perception économe, bien sûr variable selon les situations. La plupart des actions humaines se déploie ainsi en situation sans exiger plus de ceux qui y sont : seulement le comportement minimal d'insertion, dirais-je. Ce sont les comportements attendus dont l'évidence renvoie souvent à des engagements, intentions ou décisions antérieures de les accomplir. Et en même temps, la plupart du temps, ceux-ci vont eux-mêmes de soi, renvoyant également à des situations antérieures, comme nous venons de le voir. Très visible extérieurement, la strate du comportement minimal d'insertion est souvent peu envahissante dans la présence immédiate, vécue par l'homme. Elle s'accomplit d'autant plus légèrement que les actions correspondantes sont des routines, qu'elles sont associées à des règles connues, à des objets ou des personnes-ressources coprésents.

Mais précisément en plus de cette strate, comme je l'ai indiqué, la présence humaine comprend aussi des restes, le volume des restes. De fait, à bien regarder le comportement minimal d'insertion dans une même situation, il n'y en a pas deux qui soient vraiment identiques. Il y a certes les différences de style ou de dispositions sociales entourant un même geste, mais il y a surtout, parallèles à son accomplissement, des restes qui sont tels car ils ne menacent pas le comportement minimum d'insertion. Ce sont les gestes périphériques à l'action attendue, les pensées hétérogènes à celle-ci, l'absence d'état intérieur par rapport à des gestes simplement conformes, mais aussi des évocations personnalisées, parfois émotionnelles, à partir de ce qui se fait ou se dit, des sentiments ponctuels de vécu insatisfait, ou encore une impression de contrainte, un bref doute critique sur ce qui se passe. Alors que le comportement minimal d'insertion est particulièrement visible à chacun, les restes sont souvent invisibles aux autres individus, en tout cas non interprétés comme un signe de quelque chose. Par contre, les comportements attendus peuvent être (pas toujours) moins présents dans les vécus intérieurs que les restes parfois bien autoperçus et sentis (au moins certains) dans le cours de l'action, mais pas suffisamment pour mettre en question le bon déroulement de la situation.

La vie en commun dans une situation quelconque, c'est donc aussi la suspension de recherche de ces exigences, l'acceptation de l'indécidabilité de ce que pense l'autre²⁴. Avec

²⁴ C'est en particulier sur le « terrain » religieux que l'hésitation, le renvoi permanent de situation en situation, ainsi que les modes mineurs de croire me sont apparus comme centraux.

chaque fois, un minimum partagé et un volume variable de restes plus ou moins incertains pour les autres, vus comme non pertinents. Le partage du comportement minimal d'insertion s'accomplit par une mise en visibilité réciproque entre les participants de la situation. La présence des restes elle aussi est partagée mais de manière invisible, en tout cas non ou à peine remarquée, avec le contenu de ceux-ci différents pour chacun et non explicité dans sa différence entre chacun. Ainsi, le comportement d'insertion est minimal mais le reste aussi est minimal puisqu'il n'est pas altérant et qu'il est non vécu comme différent par chacun. La minimalité est bien un principe de fonctionnement sociologique capital. Elle permet un grand volume de restes, à côté du minimum gestuel et mental de la présence sociale. Et aussi, c'est également très simmelien, elle crée l'écart entre cette présence et le contenu culturel des règles, par exemple religieuses et politiques capables de réunir dans une même situation des individus, écart qui peut parfois être ressenti comme un manque et une inquiétude.

Nous voyons bien que l'objet de la sociologie et des sciences sociales en général concerne le plus souvent le comportement minimal d'insertion, tout au plus certains restes, les précurseurs de changements, pertinents dans le cours des choses, comme l'accomplissement sous l'effet de la contrainte, dans le doute critique, avec une visée présente de stratégie. Une phénoménographie de la strate des restes suppose de ne pas déconnecter le minimum partagé des modes de présence comme s'il était le volume unique et maximal de la présence, et aussi d'analyser le volume des restes mentaux et gestuels qui doublent le minimum social partagé. La réussite d'une coordination passe par la suspension des exigences au-delà de l'accomplissement d'un substrat minimal qui lui-même est accompli minimalement, dans l'économie de perception et de cognition à partir d'habitudes et de routines, en coprésence allégée avec des objets et des personnes-ressources, sur fond des règles et des normes à la fois générales et néanmoins virtuellement présentes, sur fond aussi d'une « épreuve » toujours possible et de l'existence plus ou moins éloignée dans le temps et l'espace d'engagements intenses. Il y a un autre minimum, celui qui, à travers la présence successive dans les instants, permet de continuer à vivre, confronté à une situation atroce, quand l'événement tragique remplit (quasiment) toute la situation et la présence des hommes. La continuité, instant après instant, de situation en situation, se réalise, par l'interférence extraordinaire du tragique dominant, ancré, quasi fixé et de ces restes plus ou moins présents « secondairement », comme des restes mais capables de jeter des liens entre les moments et les situations et de faire avancer l'homme. L'action de la continuité est ainsi directement liée à la disposition, à côté de la présence humaine, d'appuis quasi inépuisables et toujours reviviscents. Ils sont faits de repères, d'indices et de règles, nous l'avons indiqué. Ce sont des personnes ou des objets, des indicateurs spatio-temporels, à l'avant-plan ou en toile de fond d'une situation. Il y a donc plusieurs types de minimum :

– le minimum social, c'est-à-dire l'accomplissement de ce qui est attendu dans une situation à plusieurs sur fond de règles, de lois, d'habitudes,

- le minimum de la présence humaine dont l’engagement cognitif peut être très économe pour cette réalisation et l’engagement intérieur non nécessaire,
- le minimum des restes, ceux qui restent à côté, non écrasés par des formes de situations plus ou moins totales, en particulier atroces, ces restes justement pour enchaîner la continuité de l’existence.

Les humains possèdent donc une compétence particulière à modaliser leur présence en injectant constamment des nuances, en créant des mélanges d’être, en fluidifiant leur basculement entre modes et situations et aussi en créant des degrés d’enjeux qui font apparaître les personnes, leurs activités, les espaces, avec plus ou *moins* d’importance. En vivant avec les dieux, les institutions et en domestiquant les animaux, l’homme se fait de nouveaux appuis, des supports de repos et accroît encore sa possibilité de vivre sur le mode mineur. Comme si nous avons effectivement un indice fort de la spécificité humaine, l’homme injecte cette caractéristique modale chez ses proches compagnons – appelons-les des para-humains puisqu’ils existent à côté des hommes- de la vie quotidienne qui, capables eux-mêmes de minorer, permettent d’autant plus de relâchement chez l’humain lorsqu’ils sont à ses côtés. L’homme qui fait exister des incertains, qui personnifie l’animal, qui humanise la machine, se donne à chaque fois la possibilité de leur conférer une « ontologie molle » et pour lui une présence relâchée en leur compagnie. L’homme, un être minimal, tellement spécifiquement minimal qu’il imprègne de sa minimalité l’être même de ses compagnons de tous les jours, tels les chiens pour lesquels Marion Vicart a montré des expressions de mode mineur, comme par imitation des hommes et/ou tranquillisation de leur vie à leurs côtés. L’ontologisation des compagnons non humains de l’homme, les para-humains, passe donc par une minoration de leurs modes de présence, réalisées à des degrés différents pour chacun. Ainsi une caractéristique constante des institutions, des dieux, des animaux domestiques, du social, du groupe, etc. consiste dans leur mode restrictif, négatif, oserais-je dire mineur. La pression potentielle de leur face active -elle est évidemment réelle et il n’est pas dans mon intention de prétendre qu’elle n’existe pas - est ainsi contrebalancée par différents modes restrictifs d’existence. Le dieu omniprésent est aussi invisible, souvent effacé, et suscite même des doutes sur son existence. L’institution politique, l’État par exemple, est très structurant mais surtout virtuelle. Le groupe, également structurant, est surtout intermittent et polymorphe. Le social, réel et actif, est surtout potentialisé et souvent implicite. Le code, actuel ou réel, est à géométrie particulièrement fluctuante. Les animaux domestiques, interactifs, sont contingents, passifs et neutralisés. Les humains comprennent-ils bien leur spécificité anthropologique, la minimalité, dans le monde du vivant pour l’extérioriser et l’amplifier ainsi dans l’acte d’exister des para-humains et dans les manières d’être coprésents avec eux ? Ainsi à quoi tient la vie commune des hommes ? À chaque situation, la coprésence se fait autour de trois éléments essentiels :

- la continuité des êtres présents, celle des humains qui ont leurs raisons d’être là, avec leurs

compétences et capacités, en fonction d'un nombre variable de situations passées, celle des para-humains, en particulier d'objets saillants dans la scène en question, eux-mêmes issus d'une longue continuité ;

– la minimalité de l'homme qui déploie dans la situation la plupart de ses capacités et compétences nécessaires, plus ou moins automatiquement, mettant entre parenthèses des interrogations sur l'origine de la continuité de chacun, humain ou non humain ;

– la virtualité d'un ensemble d'entités para-humaines, qui sont là, sans être vraiment là, comme les êtres collectifs présents à leur manière dans tel ou tel objet de la situation.

Continuité, minimalité, virtualité : seraient-ce des éléments-clés qui ne rendent pas nécessaires de solliciter d'autres principes d'explicitation de la vie sociale ? L'évidence de la présence et de la coprésence ainsi définies me semble en tout cas essentielle dans cette vie ensemble. Ce ne serait pas un défi secondaire que de vouloir redécrire le monde et ses scènes en mesurant la part minimale des actions et des présences qui y sont nécessaires, en y ajoutant la part des détails non pertinents et du mode mineur qui s'y infiltrent.

*

Le « minimalisme » traverse aujourd'hui différentes disciplines scientifiques et artistiques. Par exemple, en philosophie, Dominique Janicaud revendique une « phénoménologie minimaliste » qui vise moins à devenir une philosophie première, une pensée originaire atteignant des fondements ou des essences, qu'à décrire les modes d'apparaître et de présences des êtres et des choses. Et ce de façon adéquatement méthodique et terminologique, de telle sorte que minimalisme ne signifie pas un travail minimal, au moindre risque²⁵. Dans les sciences cognitives, sous la forme du fonctionnalisme, le minimalisme consiste à penser le cerveau comme système de contrôle pouvant être remplacé par n'importe quel « appareil » tant que celui-ci assure les mêmes opérations et fonctions. Peu importerait la matérialité du cerveau, ce qui compte serait le fonctionnement et la fonction. Mais Dennett ajoute : « On peut considérer l'histoire récente des neurosciences comme une série de victoires remportées par les amoureux du détail. Oui, la géométrie spécifique des connexions compte ; oui, l'architecture compte ; oui, les rythmes temporeux raffinés des profils de décharges (*spiking patterns*) comptent, et ainsi de suite. Bon nombre des espérances naïves de certains opportunistes minimalistes ont fait naufrage : ils espéraient pouvoir laisser diverses choses de côté, ils ont appris que décidément non, si vous laissez de côté *x*, ou *y*, ou *z*, vous êtes dans l'impossibilité d'expliquer comment l'esprit fonctionne »²⁶. Il est aussi question de minimalisme dans

²⁵ Janicaud D., *La phénoménologie dans tous ses états*, Paris, Gallimard, 2009, pp. 248-276.

²⁶ Dennett D. C., *De beaux rêves. Obstacles philosophiques à une science de la connaissance*, Paris, L'Éclat, [2005] 2008, p. 176.

différents genres artistiques. L'« art minimal » de l'architecture, de la peinture et aussi de la poésie consiste dans l'élimination des détails, des nuances, des interférences, de ce qui vient brouiller, pour exprimer des structures ou des essences sous leur forme dépouillée, simplifiée, élémentaire. Les écrivains minimalistes, eux, sont connus pour leur attachement à la description des choses de la vie quotidienne, qu'ils saisissent, selon un style relativement économique : détails des actes, des petits événements des journées, de leur banalité et répétition.

Ces diverses expressions de minimalisme présentent au moins une caractéristique commune : la recherche d'une forme élémentaire, simple et économique qui peut être le style d'écriture, une méthode de travail, mais aussi la découverte de composants explicatifs de base. Elle aboutit en sciences de la cognition et, par exemple, en architecture à éliminer les détails au profit d'une structure simplifiée. En littérature et en phénoménologie, c'est au contraire cette structure fondamentale qui est suspendue au profit des détails quotidiens décrivant la présence des hommes et des objets. Mais elles le font à travers un style d'écriture « simplifié » ou une méthode de pensée et de terminologie redéfinie à l'encontre des excès de la tradition philosophique.

Le minimalisme que j'ai tendance à valoriser cumule ces caractéristiques, plutôt qu'il ne les oppose. D'une part, mon objectif est bien d'explicitier la vie commune des gens à partir d'une forme « élémentaire » par sa nature théorique mais surtout par le contenu qu'elle implique. Ainsi je tends à associer la base de la socialité à une forme de coprésence des hommes et d'objets décrite selon au moins trois caractéristiques, comme on vient de le voir : la continuité de chacun (homme ou chose) de situation en situation, de moment en moment, la virtualité des êtres en particulier collectifs et divins représentés dans des objets, et la présence « économique » des hommes, par leur investissement cognitif et perceptif, ainsi que leur docilité à faire ce qu'il faut faire. C'est à partir de cette structure élémentaire que se déploient parfois en situation, mais pas nécessairement, les « motifs » classiques de la sociologie : la rationalité, la conscience, la stratégie, la justification, la responsabilité, la contrainte. D'autre part, c'est le second objectif – capital –, cette part minimale dans la présence des hommes suppose, par rapport au volume d'être complet, d'autres choses qui sont des détails : les images mentales vagabondes, les objets de distraction, etc. Il revient alors au phénoménographe de décrire le plus densément possible, avec le plus de détails possible, ces présences toujours brouillées, mitigées, modulées et modalisées, à partir d'un travail d'observation et d'explicitation avec les gens eux-mêmes.

